

# Les souvenirs rouge vif de Jean Ortiz

**MÉMOIRE** Maître de conférences, journaliste, touche-à-tout engagé, le Palois livre ses souvenirs au débotté



Jean Ortiz. PHOTO LUKE LAISSAC

Qui a croisé Jean Ortiz connaît sa capacité de passer du coq à l'âne, de la blague graveleuse à l'analyse dialectique de la situation politique au Venezuela avec un débit de mitraillette et une foi inébranlable, façon rouleau compresseur. C'est un peu l'exercice qu'il pratique dans « Rouges vies », qu'il a pris la précaution de sous-titrer « Mémoire(s) », histoire de signaler que ces mémoires n'ont rien de définitif. Sans doute parce qu'à 64 ans, l'ex-enseignant à l'université de Pau, le documentariste ex-humeur de faits rouges et républicains sait qu'il aura bien d'autres choses à raconter.

## Inoxydable

C'est donc sa vie, et surtout les luttes qu'il a croisées, celles dans lesquelles il s'est jeté aussi, que Jean Ortiz raconte au fil d'un livre dense, serpentant au gré de souvenirs choisis, et efficacement écrit. Il y a bien sûr la mémoire de son père, combattant républicain espagnol, fervent communiste, qui sera de la « Retirada » de 1936, du camp d'Argelès jusqu'à la Résistance. Destin singulier et pourtant partagé par des milliers

d'autres, qui marquera à jamais Jean, l'intello de la famille, inoxydable communiste qui, à la mort de Franco, ira jouer les éclaireurs pour son père dans le village familial de la Mancha. Ces plus belles pages du livre mettent en scène ce grand échelas français bardé de certitudes confronté à ses cousins restés là-bas, bourrés des frustrations d'un silence de presque quarante ans.

On retiendra aussi le jeune prof de collège découvrant les luttes des mineurs de Decazville, ou les souvenirs du correspondant de « L'Huma » à Cuba pendant quatre ans, à la fin des années 1970, dont le rôle confiait alors à celui d'ambassadeur officieux du PCF sous les tropiques.

**N.R.**

« Rouges vies. Mémoire(s) », de Jean Ortiz, éd. Librairie des territoires, 320 p., 18 €.

ET MON ŒIL !

# Le livre et la vertu



ANNE POURRILLOU-JOURNIAC

L'homme le plus critiqué, le plus honni, le plus haï de la planète (excusez du peu) est venu au palais de justice, sapé comme un milord, entouré de policiers comme un chef d'État et cerné de journalistes comme une vedette hollywoodienne. Le ton sévère, l'œil soucieux et le teint bronzé, il a fait face à la forêt des caméras et des micros pour dire toute l'indignation et le mépris que lui inspire « Belle et Bête », le livre écrit par son ex-copine coquine, Marcela Iacub.

Il s'est dit « horrifié » par le procédé « malhonnête » utilisé, qui n'a « d'autre objet que mercantile ». Il a demandé à la justice de mettre un « coup d'arrêt » aux pratiques d'éditeurs et de journalistes « prêts à n'importe quoi pour faire de l'argent ».

On comprend qu'un homme en ait plus qu'assez d'être traîné dans la boue. On s'étonne, toutefois, que celui qui fut le chef banquier du monde découvre que, dans son entourage comme ailleurs, le veau d'or est toujours debout.

Du bien-fondé de la démarche



DSK à son arrivée au palais de justice de Paris, mardi. PHOTO AFP

de la copine et de ses mystérieux copains, nous ne débattons pas ici. Pas plus que des qualités ou des vices littéraires de l'ouvrage concerné. Nous observerons seulement que la chose livresque, que l'on donnait pour agonisante et promise au tombeau, fait preuve, avec la « real-littérature », d'une vitalité renouvelée. Fût-ce au prix de quelques senteurs nauséabondes.

Ne nous répète-t-on pas avec une belle constance qu'au paradis libéral, chacun doit savoir se vendre et tirer le meilleur profit de lui-même ? Et quelle meilleure manière de transformer sa petite personne en efficiente machine à

sous que de montrer ses fesses et, tant qu'à faire, celles des autres ? Près d'un siècle avant Freud, Schopenhauer avait déjà noté l'insatiable curiosité humaine pour la sexualité. Pas de changement notable sur ce terrain, même si M<sup>e</sup> Henri Leclerc, avocat de DSK, a tonné dans la salle d'audience : « C'est la civilisation qui est en cause ! » N'exagérons rien.

Au retour d'une conférence à Pékin, en 2011, Dominique Strauss-Kahn, qui sait avoir de l'humour, avait déclaré : « Moi, j'ai sauvé la presse. » Il lui suffit d'écrire son bouquin, celui que tout le monde attend, et il sauve l'édition.